

Richard Cœur de Lion

DU MÊME AUTEUR

- Les Statuts municipaux de Marseille*, édition critique du texte latin du XIII^e siècle, collection des Mémoires et documents historiques publiés sous les auspices de S.A.S. le prince de Monaco, Paris-Monaco, 1949, LXIX-289 p.
- Lumière du Moyen Age*, 1946; rééd. Grasset-Fasquelle, 1981; Livre de poche, 1983. Prix Fémina Vacaresco 1946.
- Histoire de la bourgeoisie en France*, rééd. 1976-1977; coll. Points-Histoire. 1981.
- Vie et mort de Jeanne d'Arc* (les témoignages du Procès de réhabilitation 1450-1456), Hachette, 1953, 300 p.; éd. Livre de poche, 1955; rééd. Marabout, 1982.
- Jeanne d'Arc par elle-même et ses témoins*, éd. du Seuil, 1962, 334 p.; rééd. Livre de Vie, 1975.
- Jeanne devant les Cauchons*, éd. du Seuil, 1970, 128 p.
- 8 mai 1429. La libération d'Orléans*, Gallimard, coll. « Trente journées qui ont fait la France », 1969, 340 p.
- Les Croisades*, Julliard, coll. « Il y a toujours un reporter », dirigée par Georges Pernoud, 1960, 332 p.
- Les Gaulois*, éd. du Seuil, 1957; album 1979.
- Jeanne d'Arc*, éd. du Seuil, 1959; album 1981.
- Les Croisés*, Hachette, 1959, 318 p.; rééd. *Les Hommes de la croisade*, Fayard-Tallandier, 1982.
- Aliénor d'Aquitaine*, Albin Michel, 1965, 295 p.; Livre de poche, 1983.
- Héloïse et Abélard*, Albin Michel, 1970, 304 p.; Livre de poche, 1980.
- La Reine Blanche*, Albin Michel, 1972, 368 p.; Livre de poche, 1984.
- Les Templiers*, P.U.F., 1974, rééd. 1977; coll. « Que sais-je? ».
- Pour en finir avec le Moyen Age*, éd. du Seuil, 1977, 162 p.; rééd. Points-Histoire, 1979.
- Sources et clefs de l'art roman*, avec Madeleine Pernoud, 220 p., Berg International, 1980.
- Jeanne d'Arc*, P.U.F. coll. « Que sais-je? », 1981.
- Le Tour de France médiéval*, avec Georges Pernoud, Stock, 452 p., 1982.
- La Femme au temps des cathédrales*, éd. Stock, 306 p.; rééd. Livre de poche, 1983.
- Le Moyen Age raconté à mes neveux*, 216 p., 1983.
- La Plume et le parchemin*, avec Jean Vigne, Denoël, 1983.
- Les Saints au Moyen Age*, Plon, 1984.
- Saint Louis ou le crépuscule de la féodalité*, Albin Michel, 1985.
- Jeanne d'Arc*, avec Marie-Véronique Clin, Fayard, 1986.
- Le Moyen Age, pour quoi faire?*, avec R. Delatouche et J. Gimpel, Stock, 1986.
- Isambour. la reine captive*, avec Geneviève de Cant, Stock, 1987.
- Images du monde*, coll. « Couleurs du Moyen Age », Éd. Clairefontaine-Slatkine, 1987.

Régine Pernoud

Richard Cœur de Lion

Avant-propos

Après bien des années consacrées à Aliénor d'Aquitaine, il était tentant d'accorder quelque attention à son fils préféré; elle eut cinq fils, comme chacun sait. Mais l'un d'eux a tenu une place particulière : Richard, que certains contemporains surnommèrent le Poitevin et qu'aujourd'hui tout le monde appelle Cœur de Lion; il n'avait pas vingt ans que déjà Giraud de Barri le nommait ainsi.

Richard Cœur de Lion est le vrai, le digne héritier d'une « femme incomparable » et le seul qui ait régné sous son égide. De son frère puîné et successeur Jean Sans Terre, mieux ne vaut pas parler : avec lui, le royaume Plantagenêt s'en allait en lambeaux quand il eut le bon esprit de mourir, juste à temps pour empêcher le débarquement en Angleterre de Louis de France d'être un succès, renouvelant celui du Conquérant. Mais l'hostilité restait latente entre France et Angleterre, et les trêves conclues ne devaient se transformer en « bonne paix ferme » que grâce à l'initiative si intelligente de Saint Louis, instaurant une entente entre « cousins germains » que son petit-fils Philippe le Bel eût été plus avisé de maintenir.

Sous les hautes voûtes du chœur de Fontevraud, résonnant du chant alterné des moines et des moniales, la tombe de Richard Cœur de Lion fut longtemps vénérée

entre celles de son père Henri II Plantagenêt et de sa mère Aliénor d'Aquitaine – entre le comte d'Anjou et la duchesse d'Aquitaine, roi et reine d'Angleterre, dont il fut le fils et le successeur illustre. Trois personnages qui ont inscrit, dans l'histoire de l'Europe, une page inoubliable; les Anglais ne s'y sont pas trompés : ils n'ont cessé de rendre visite à la magnifique abbatale, dont l'autel avait été consacré par le pape en personne dans les premières années du *xii^e* siècle, et dont le rôle fut immense dans l'épanouissement et la fécondité de ce qu'un Gustave Cohen appelait « notre Grand Siècle ».

Mais de ces trois figures, l'une surtout est entrée dans la légende : Richard, le Cœur de Lion; il incarnait les espoirs, les goûts profonds, les traits de caractère de sa mère et de la lignée maternelle. Dans le vaste royaume qui lui échoit par la mort de ses deux frères aînés – Guillaume, disparu tout enfant, et Henri, le « Jeune Roi » – c'est l'Aquitaine qui est son domaine propre. Aliénor l'a élu et l'a fait introniser avec toute la solennité désirable; et il s'y attache à tel point que, devenu adulte et roi, lorsqu'on lui offre la couronne du Saint Empire romain germanique, il la refuse sans hésiter; elle eût pourtant comblé l'ambition de n'importe lequel des princes dans l'Europe de son temps. Mais elle ne pouvait supplanter, pour lui, les fastes de l'Aquitaine, les vignobles du Médoc, les terrains de chasse du Talmondois et les chants des troubadours.

Bien dans la ligne aussi des barons aquitains, voire des troubadours, son départ pour la Terre sainte. Aliénor s'y était rendue avec son premier époux, Louis VII, roi de France, une quarantaine d'années auparavant. Plus heureuse que ne devait l'être son fils, elle avait connu les rives de l'Oronte, et pénétré dans Jérusalem la Sainte; elle n'a pu qu'encourager son fils à tenter lui aussi de reconquérir ces Lieux saints, qui tiennent si fort au cœur des chrétiens.

Elle a fait plus encore : quelle vigilance n'aura-t-elle pas déployée, pendant que Richard combattait outre-mer,

pour lui conserver son royaume! C'est par une victoire de son sens maternel, autant que de son sens politique, qu'elle y est parvenue. Elle a dû se débattre contre des difficultés de tous ordres : l'ambition sournoise de son dernier-né, celle, avouée, du roi de France Philippe Auguste, les embûches menaçant à l'intérieur un pays en pleine expansion où les grands bourgeois se faisaient exigeants – sans parler du souci de prolonger sa lignée, qui lui fait traverser l'Europe pour amener à son fils la fiancée de son choix.

*Résumant cette attitude, cette inlassable présence à l'événement, le moine Richard de Devizes s'écrit : « Une femme incomparable! » Ce cri d'admiration qu'elle lui arrache, la biographie de Richard Cœur de Lion le confirme. Et il est amusant de le confronter, en notre *xx^e* siècle, avec tant d'incompréhensions, voire de simples sottises, sous la plume de commentateurs qui auraient pourtant les moyens de mieux s'informer : ainsi, tout récemment encore, ceux qui s'épuisent à dénier à la reine Aliénor toute influence sur l'éclosion de la vie littéraire tant en Aquitaine qu'en Angleterre, en dépit de tant d'ouvrages qui lui sont dédiés, de tant d'œuvres anglo-normandes nées en son temps! Certains niant pour cela toute chronologie, jusqu'à protester qu'elle avait passée « la plus grande partie de sa vie en prison »...! Un recours à l'arithmétique élémentaire leur apprendrait qu'entre la date de 1152 – Aliénor avait trente ans – et celle de 1174 où elle subit son emprisonnement, il s'était écoulé vingt-deux années, les plus riches, les plus fécondes et généralement les mieux remplies en toute vie humaine; mais c'est visiblement cette expérience humaine qui manque alors au commentateur sûr de lui!*

Ne nous attardons pas à discuter pareilles sornettes. Au vu de la biographie de Richard, le rôle de sa mère apparaît plus complet encore et plus lumineux, que quand nous tentions de retracer la sienne. C'est bien un visage de Reine qui aura dominé la deuxième partie du

xix^e siècle européen, – comme un autre visage de Reine, sa petite-fille, Blanche, aura dominé la première moitié du xiii^e siècle français.

Et il y a, heureusement, au sujet d'Aliénor comme de Richard, suffisamment d'œuvres solides, donc équitables, auxquelles le lecteur pourra se reporter au besoin : en premier lieu, chez nous, celle d'un Edmond-René Labande; ou, à l'étranger, en dehors d'Amy Kelly, comme de la plupart des historiens américains ou anglais cités en bibliographie, les travaux de Reto Bezzola, qui fut sans doute le premier à mettre en lumière et élucider « les origines et la formation » de notre tradition courtoise.

A eux notre reconnaissance. Et puisque nous en sommes au chapitre des remerciements, disons ici tout ce que nous devons à ceux qui, autour de nous, de diverses façons, auront tant facilité notre tâche : Emmanuelle Hubert qui nous a fait des recherches bibliographiques, Thérèse Conquer à qui nous devons la mise au net de notre rédaction, Jean Gimpel, sans l'aide active duquel nous n'aurions pu mener à bien l'ouvrage.

Reste à dire un mot, de reconnaissance aussi, à ces compagnons de route efficaces et prestigieux : les chroniqueurs du xix^e siècle, dont la lecture est d'un intérêt extraordinaire. Suivre les faits et gestes de Richard Cœur de Lion à travers les récits de Roger de Hoveden, de celui (ou ceux) qu'on appelle Benoît de Peterborough, plus encore de ce Richard de Devizes déjà cité, dont la verve est acérée et l'humour inépuisable, – c'est un plaisir sans cesse renouvelé; sans parler d'Ambroise, pour l'expédition en Terre sainte dont il donne une vision si animée et si convaincante à la fois; jusqu'à mettre dans la bouche de Saladin, en quelques vers, un portrait si juste de son adversaire :

[...] Je sais bien que moult a
Le roi prouesse et hardement;
Mais il s'embat si follement!

Et de lui souhaiter « largesse avec sens et mesure », cette dernière qualité n'étant guère en effet l'apanage de Richard! Nous avons largement puisé dans ces récits que nous citons au fil des pages, espérant que le lecteur y trouverait autant de plaisir que nous en avons trouvé nous-même; et qu'ainsi, mis en contact avec les sources, le plus souvent possible, il pourrait à son tour se faire une opinion personnelle sur un héros qui semble échappé d'un roman – mais un roman de chevalerie.

R.P.

CHAPITRE PREMIER

Les premiers pas du lion

Scène typiquement féodale que celle qui se déroula au château de Montmirail au jour de l'Épiphanie, 6 janvier 1169 : le roi de France, Louis VII, y recevait son vassal le plus important, Henri II Plantagenêt, venu lui prêter « foi et hommage ».

Toute la société féodale reposait sur ces liens d'homme à homme — disons plutôt : de seigneur à vassal et réciproquement (en comprenant que l'un ou l'autre rôle pouvait être dévolu à une femme, bien entendu). On allait voir Henri, à genoux, ceinturon défait, plaçant sa main dans celle du roi, qui le recevait dans un fauteuil à haut dossier, drapé d'une soierie bleue; le premier promettait fidélité, le second, recevant cette promesse, l'assurait de sa protection. Mais s'il s'agissait là d'une cérémonie fort courante dans la vie au XII^e siècle, se répétant à tous les échelons d'une hiérarchie qu'il fallait faire respecter, celle de Montmirail prenait un sens tout particulier.

D'abord en raison des personnages en cause : le seigneur qui reçoit l'hommage est le roi de France; celui qu'il va baiser sur la bouche est roi d'Angleterre, lequel ne doit évidemment hommage que pour ses domaines continentaux, aussi vastes, sinon davantage, que les domaines sur lesquels le roi Louis VII exerce un pouvoir direct, puisqu'ils couvrent tout l'ouest de la France.

Aussi les deux hommes ne sont-ils pas seuls impliqués

dans la démarche du roi Henri II, et ce dernier a, dès la première minute de l'entrevue, annoncé l'importance de la cérémonie en saluant le roi de France :

« Seigneur, en ce jour de l'Épiphanie où les trois rois ont apporté leurs présents au Roi des rois, je recommande à votre protection mes trois fils et mes terres. »

À ses côtés en effet s'avancent trois jeunes gens en lesquels Louis, bien qu'il ne connaisse que l'aîné, doit discerner quelques traits familiers : ne sont-ils pas les fils de sa première épouse, cette reine Aliénor qu'il a follement aimée dans sa jeunesse et qui s'est séparée de lui quelque dix-sept ans auparavant pour se remarier presque aussitôt avec ce même Henri II qui vient lui faire hommage ? Trois beaux garçons, l'aîné surtout, Henri le Jeune, quinze ans, visage avenant, allure élégante ; à lui est promis le trône d'Angleterre et aussi la Normandie, le Maine, l'Anjou. Le plus jeune, Geoffroy, n'est encore qu'un enfant, il n'a pas onze ans ; c'est la Bretagne qui lui est destinée ; il est brun, vif, un vrai prince charmant, bien qu'un peu plus petit de taille que ses deux frères. Quant à Richard, le deuxième, qui, au contraire, a déjà l'aspect d'un adolescent bien qu'il n'ait pas douze ans, son allure décidée, ses cheveux d'un blond vif tirant sur le roux, attirent aussitôt l'attention ; son lot n'est pas le moins enviable : le Poitou et l'Aquitaine – les fiefs maternels qui ont été autrefois le bien commun de Louis et d'Aliénor...

« Puisque le Roi qui reçoit les dons des mages semble avoir inspiré vos paroles, répond Louis, puisse-t-Il aider vos fils, en prenant possession de leurs terres, à le faire sous le regard de Dieu. »

Il s'est exprimé lentement, pesant bien ses mots ; c'est que la scène comporte un tel arrière-plan – rivalités personnelles et luttes féodales, espoirs réalisés, ambitions déçues... – qu'on se demande comment, entre ces deux hommes – qui jusqu'alors ne se sont guère rencontrés que les armes à la main – peuvent être échangées des paroles de paix.

De fait, l'entrevue de Montmirail – une superbe forteresse à quelque six lieues au nord de Vendôme, dans le

comté du Perche, entre le Maine et le pays chartrain – marque un véritable tournant dans la politique des rois de France et plus encore d'Angleterre. Le Plantagenêt est ostensiblement décidé à la paix; mieux, il veut se conformer aux usages féodaux qui donnent très tôt aux jeunes princes des responsabilités et les introduisent dans le monde des adultes. Et pour ce faire, il se plie aux coutumes qui lient entre eux seigneur et vassal. Tour à tour, chacun de ses trois jeunes fils va venir s'agenouiller devant le roi de France et se déclarer son homme lige et son vassal pour ses domaines. C'est le premier acte de leur vie publique.

Pour Richard, ce sera aussi le premier pas vers sa vie d'adulte, car, à Montmirail, il va trouver sa fiancée. Les usages du temps – encore – sont responsables de ces unions imposées : un accord de paix est généralement scellé par une promesse de mariage. Henri le Jeune est déjà marié à l'une des filles du roi de France, Marguerite, née des secondes noces de Louis avec Constance de Castille et Geoffroy, malgré son jeune âge, est promis à Constance de Bretagne. En cette année 1169, ce sera Richard qui aura la charge – ou, si l'on préfère, qui fera les frais de cette obligation, contrepartie des honneurs dont jouissent les fils de familles nobles : le mariage décidé pour raison politique. Une seconde fille de Louis et Constance sera son épouse; elle se nomme Aélis, Alice ou Adélaïde. La fillette – elle n'a que neuf ans – va entrer dès ce 6 janvier dans sa nouvelle famille comme l'a fait sa sœur, Marguerite, à un âge plus tendre encore, puisqu'elle n'avait que trois ans lorsque fut célébré son mariage avec Henri le Jeune qui en avait sept! Richard avait été déjà fiancé, à sa naissance ou presque, avec Bérengère, fille du comte de Barcelone, Raymond Bérenger, mais on n'avait pas donné suite au projet.

* * *

Mais les entretiens de Montmirail allaient avoir une seconde conclusion elle aussi appelée à compter dans

l'Histoire. Après les scènes d'hommage et d'accord, un homme jeune encore, vêtu comme un moine, le visage ascétique où brillent des yeux lumineux, se présente. À son approche, le roi Henri II a légèrement tressailli, mais Henri le Jeune, lui, a eu un mouvement joyeux vers celui qui pendant plusieurs années a été son précepteur et son maître : Thomas Becket. Et la chronique a retenu les paroles prononcées en cette occasion par l'ex-chancelier d'Angleterre nommé par le roi archevêque de Cantorbéry, puis exilé et contraint d'implorer aide et protection de Louis VII : « En présence du roi de France, des légats du Pape et des princes, vos fils, dit Thomas, je remets la cause entière et toutes les difficultés qui en ont surgi entre nous, à votre jugement royal » ; et d'ajouter, après un silence : « sauf l'honneur de Dieu ». Nul ne mesura l'influence qu'auront ces quelques mots sur la suite des événements...

Ce qui était, en revanche, manifeste à propos de ces entretiens de Montmirail, c'est qu'un personnage manquait, qui aurait dû assister à la cérémonie : la reine d'Angleterre, Aliénor, dont les possessions personnelles étaient celles mêmes pour lesquelles le second de ses fils venait de faire hommage à Louis VII : l'Aquitaine et le Poitou. Allait-elle se sentir frustrée par la démarche que venait d'accomplir son fils Richard, obéissant visiblement à son père ? Il ne le semble pas, mais, pour comprendre toutes les ambitions qui étaient en jeu – un jeu subtil, comme ceux qui résultaient de ce droit féodal pour nous si déconcertant –, il n'est pas inutile d'évoquer brièvement le passé romanesque de celle qui était présentement reine d'Angleterre.

Aliénor avait donc été l'épouse de ce Louis VII auquel ses trois fils venaient de faire hommage. Mais, après quinze ans d'une vie commune parfois agitée, elle avait souhaité s'en séparer et, sous le prétexte d'un empêchement de consanguinité, avait fait déclarer le mariage nul. Elle avait eu deux enfants, deux filles : Marie et Alix ; après quoi, elle avait, selon l'usage, repris ses possessions

personnelles et réintégré sa capitale, Poitiers où, moins de deux mois plus tard, on l'avait vue se remarier avec celui qui n'était encore qu'Henri Plantagenêt, duc de Normandie et comte d'Anjou, mais qui n'avait pas tardé à ceindre la couronne d'Angleterre. L'un et l'autre avaient été solennellement investis de leurs droits à Westminster, le 19 décembre 1154, quinze ans donc avant l'entretien de Montmirail.

Aliénor avait ensuite vécu des années de triomphale activité auprès de son jeune époux (âgé de dix ans de moins qu'elle, mais d'une évidente maturité). Tout semblait réussir à ce couple d'une énergie sans limites, dont la puissance s'étendait maintenant des mers du Nord aux monts des Pyrénées, des landes de l'Écosse à ce golfe Atlantique où les gens de Bayonne pêchaient alors la baleine. Remarquable administrateur, Henri était non moins remarquablement conseillé et aidé par son épouse, docte politique et mère avisée. Successivement, huit enfants leur étaient nés. Bien que l'aîné de ceux-ci, un fils nommé Guillaume, fût mort prématurément à l'âge de trois ans, leur famille était une promesse d'espoir et aussi d'ambitions : leur fille aînée, Mathilde, n'avait-elle pas été fiancée à un puissant prince d'Empire, Henri le Lion, duc de Saxe ? Dès 1167, à l'âge de onze ans, la petite princesse s'était embarquée à Douvres, accompagnée de sa mère, pour aller rejoindre son futur époux...

Mais un événement imprévu s'était alors produit. Peu de temps auparavant, en décembre, au moment même où, mère pour la dixième fois, la reine Aliénor mettait au monde un fils, Jean, qui devait être le dernier, au mois de décembre, la rupture était déclarée avec Henri Plantagenêt : celui-ci n'avait pas craint de la tromper avec la belle Rosemonde – la « *Fair Rosamund* » des ballades anglaises et – ce qu'Aliénor devait avoir plus encore de mal à lui pardonner –, à s'afficher publiquement avec elle.

La politique de la reine bafouée allait dès lors se révéler aussi résolument hostile à son époux qu'elle lui avait été bénéfique auparavant. L'idée d'opposer à celui de leur